

Croyances, Tabous et Injonctions sociales sur les organes génitaux

En comparaison avec les autres parties du corps, les organes génitaux ont un statut particulier. Pas biologiquement mais socio-culturellement. Les organes génitaux déterminent non seulement le sexe biologique d'une personne – si cette personne a les attributs physiques d'une femme ou d'un homme –, mais également son « sexe social », à savoir son « genre » qui définit les comportements et attitudes attendus par la société en termes de féminité ou de masculinité.

De tout temps, et partout dans le monde, les sociétés ont veillé à ce que les individus aient un genre conforme à leur sexe biologique et réciproquement, aient un sexe biologique qui soit conforme à leur genre. Il en va de l'ordre social, pour éviter le chaos et assurer la cohésion sociale. D'une part, c'est le processus appelé la socialisation qui va assurer que le genre soit conforme au sexe biologique. Les parents, puis l'entourage et enfin l'école, vont apprendre au jeune enfant que certains comportements sont féminins, d'autres masculins. D'autre part, ce sont des pratiques de modification génitale, médicalisée ou non, qui vont assurer que le sexe biologique soit conforme au genre.

Par exemple, les *chirurgies d'enfants intersexués* remodelent les organes génitaux conformément au genre que l'équipe médicale et les parents auront choisi, lorsque la forme des organes génitaux à la naissance ne permet pas de définir précisément s'il s'agit d'une fille ou d'un garçon. Pour assigner le genre féminin à un enfant intersexué, on lui coupe un bout du clitoris qui est jugé trop prédominant afin d'éliminer toute ambiguïté avec un pénis. Ces opérations ne sont souvent pas nécessaires pour la vie ou la santé de l'enfant, mais répondent au besoin de la société de savoir s'il faut dire « il » ou « elle », mettre des habits bleus ou roses. D'ailleurs, à la naissance d'un enfant, ne demande-t-on pas directement aux parents si c'est une fille ou un garçon ?

Les *chirurgies d'adultes transgenres* c'est l'inverse. Ces personnes ont des organes génitaux qui sont clairement identifiés comme masculins ou féminins, mais dans leur ressenti intime et profond ils et elles se sentent appartenir à l'autre genre. On parle alors de transidentité. Les chirurgies d'affirmation de genre permettent ainsi à celles et ceux qui le souhaitent de conformer le sexe biologique à l'identité de genre ressentie.

La *circoncision masculine*, consistant en l'ablation du prépuce (la peau qui recouvre le gland du pénis), est souvent pratiquée pour des raisons socio-culturelles ou religieuses, mais parfois aussi pour des raisons médicales. Selon les personnes et les cultures, un pénis circoncit peut être considéré comme plus hygiénique, plus désirable et plus viril.

Puis, il y a les pratiques d'*excision*, appelée aussi « mutilations génitales féminines » pour souligner les répercussions néfastes de ces pratiques sur la santé sexuelle et reproductive des femmes. L'excision est motivée par de nombreuses raisons. On en retiendra ici trois. Certaines pratiques d'excision coupent la partie émergente du clitoris assimilée à un pénis pour affirmer que l'enfant est une fille. D'autres pratiques visent à couper et coudre les lèvres internes voire externes pour rétrécir l'orifice vaginal, considérant le sexe féminin plus pur, plus beau et plus désirable ainsi. Pour la plupart des pratiques d'excision, toutefois, la raison principale c'est de réduire le désir sexuel des femmes afin de garantir la virginité avant le mariage et la fidélité après le mariage. Il ne s'agit pas de réduire le plaisir sexuel, mais de s'assurer que les jeunes filles et femmes aient une sexualité exclusivement vécue dans le cadre du mariage.

Enfin, les *chirurgies esthétiques génitales* telles que pratiquées dans les cliniques suisses conforment également le sexe biologique au genre. En effet, l'aspect esthétique des sexes féminin et masculin répond à des normes sociales qui édictent qu'une vulve « féminine » et « normale » n'a pas de lèvres internes qui dépassent les lèvres externes et qu'un pénis « viril » et « normal » doit avoir une certaine longueur et largeur. En conséquence, la nymphoplastie et la pénoplastie remodelent les organes génitaux conformément à ces canons esthétiques genrés.

Ces quelques exemples de pratiques de modification génitale montrent que les organes génitaux font l'objet de croyances, des croyances parfois erronées scientifiquement mais qui sont considérées comme légitimes socialement et donc vraies. Ces croyances mettent aussi en lumière les tabous et les méconnaissances qui entourent les organes génitaux. Ces tabous se transmettent par des gestes, des silences et des regards qui font comprendre qu'il s'agit de sujets défendus, de parties du corps dont on ne parle pas. Mais ne pas en parler c'est encourager le manque de connaissances et de représentations visuelles sur les organes génitaux et leur fonctionnement, et par conséquent c'est empêcher de prévenir des pratiques de modification génitale néfastes comme l'excision et les interventions chirurgicales non consenties.

Les croyances, les tabous et les méconnaissances sur les organes génitaux ne sont pas le propre d'un peuple, d'une communauté ou d'un pays. Elles sont partagées par l'ensemble de la population humaine dès lors que les sociétés définissent le genre des individus. Nous sommes toutes et tous sujets à des croyances, certaines validées par la science, d'autres non. Ces croyances nous permettent d'expliquer le monde, nous guident pour évoluer dans la société, mais parfois aussi sont sources de souffrances quand elles poussent à accomplir des pratiques qui sont néfastes pour le bien-être physique et psychique des enfants ou renferment les adolescents et les adultes dans des complexes où seules les chirurgies semblent apporter un répit.

Ce projet de capsules vidéo a pour but de montrer la diversité des organes génitaux, les similitudes et les différences entre les pratiques de modification génitale et de donner accès à toutes et à tous à des informations correctes sur ces parties du corps si cachées et pourtant à la base du fonctionnement de nos sociétés.

Octobre 2021,

Dre Dina Bader, sociologue
dina.bader@unine.ch